



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modas, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODAS.

Tandis que nous nous reposons depuis quelques jours dans la simplicité de nos premières toilettes d'été, les étrangers, peut-être plus habiles que nous dans la manière de diriger les plaisirs de la vie, s'occupent avec le zèle le plus piquant du soin de composer des parures charmantes. — Aussi chez nos grandes modistes, chez les couturières en renom, si vous apercevez aujourd'hui une coiffure élégante, une robe richement façonnée, une guirlande où se révèle le nom de Constantin ¹, vous pouvez être certaine qu'on vous dira : « Ceci est destiné à la belle duchesse de S..., toujours la plus élégante des femmes de Londres, ou

à lady W..., si jolie entre toutes les jolies femmes de l'Angleterre; ou bien encore c'est pour lady R..., qui attend cette toilette accompagnée de trois autres robes de tulle roses, garnies de roses de mai pour ses trois jeunes filles; charmante famille qui excite l'admiration de tous les lions d'outremer. » Et puis à cela tous nos industriels d'élite ne manquent pas d'ajouter ce compliment : « Si nous n'avions que les Parisiennes à habiller dans ce moment, nous pourrions bien oublier toutes les inspirations du luxe et de l'élégance. — Mais les Anglaises, les Russes, les Espagnoles, voilà les femmes qui nous font travailler à l'envi, et pour lesquelles rien n'est trop beau, trop splendide, trop charmant!... Donc, partant de là, nous allons vous dire quelques vrais costumes de soirée que nous avons su être exécutés dans les maisons de Brunel-Ley-

¹ Rue Neuve Saint-Augustin, 57.

merie ¹, Dessalles ², Camille ³, ou Palmyre.

Une robe à triple jupe en gaze lisse blanche; chaque jupe bordée d'un large ourlet, et au-dessus de chaque ourlet cinq petits lacets d'argent. Le corsage en draperie, les manches courtes, mais assez larges pour former un peu pagode, ayant trois plis représentant trois ourlets, surmontés chacun de cinq petits lacets d'argent. — Une guirlande de feuillage à la Cérès, dans laquelle on disait devoir s'entremêler des épis de diamants et un bouquet de feuillage du même style entre les draperies du corsage, devait compléter cette toilette.

Une autre toilette du même genre ne différait que parce que les trois jupes étaient relevées de chaque côté par trois touffes de roses, — un bouquet de roses au corsage, une couronne de roses sans feuilles sur la tête.

— Deux jupes de crêpe blanc garnies d'une légère guirlande de myosotis posée en serpentant. Au bas des petites manches une semblable guirlande. — Une échelle en myosotis sur le devant du corsage. — Pour coiffure deux branches des mêmes fleurs placées derrière la tête, retenues par un peigne d'écaille de *Cauvard* ⁴, et retombant sur le cou.

— Une robe en crêpe maïs, avec cinq volants, et berthe de blonde maïs; sur la tête une résille espagnole en jais blanc dont les bouts retombent en écharpe de chaque côté du cou.

— Quelques-unes de ces jolies toilettes avaient été expédiées à Londres, à la maison Ozanne ⁵; de magnifiques mouchoirs de Chapron ⁶ les accompagnaient, et nombre de caisses remplies des parfums et des pâtes suaves de Guerlain ⁷, attestaient que tous ces envois étaient destinés aux plus hautes régions de la fashion anglaise.

— Les ombrelles les plus à la mode sont toujours blanches. On les garnit de très-belles franges à tête, à jour, ce qui leur donne un aspect de légèreté et d'élégance.

— Les manches en bois de rose ou de sandale, avec cercle d'or ou de petites turquoises

ses au-dessous de la poignée, qui représente quelquefois une petite patte de biche en corail ou en argent mêlé. Verdier ¹ est toujours le nom qui domine dans tout ce qui tient aux ombrelles et cravaches de toutes espèces. Ce dernier mot nous rappelle aussi le nom de Brune, que nous devons citer pour les plus merveilleux harnachements d'amazones, et puis encore le nom de Mayer ², qui possède les gants et gantelets les plus parfaits pour costumes de cheval.

— A mesure que la toilette prend son aspect d'été, on éprouve la nécessité de renouveler les corsets, et toute cette semaine on voyait chez M^{me} Clémançon ³ une foule de jeunes et jolies tailles qui viennent essayer les nouveaux corsets que l'habile tailleur a composés pour la saison, et qui sont la fondation indispensable de toutes les parures nouvelles. Le corset *châtelaine*, surtout, celui-là qui convient si parfaitement aux longs corsages pointus devant et derrière, a son *indispensabilité* si parfaitement reconnue, que toute la clientèle élégante de M^{me} Clémançon en a fait sa commande en ce moment. Cette coupe devenue si à la mode du bas des dos de robe ou redingote descendant en pointes arrondies et remontant en cintre sur les hanches pour redescendre sur le devant avec le même genre de pointes arrondies, rendait importante une nouvelle forme de corset qui fit valoir tous ces détails. — L'artiste que nous citons l'a faite avec l'habileté de son grand talent, sans préjudice aux coupes simples et faciles qu'elle a conservées à ses corsets *bonne femme*, si précieux pour les négligés, ses corsets amazone, destinés spécialement pour monter à cheval, et ses corsets de jeunes filles, si bien combinés pour favoriser la taille sans contraindre en rien le développement des organes, et que les mères adoptent avec une confiance si bien méritée.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DU 20 MAI.

Toilettes de promenade et de visite. — Redingote en poil de chèvre uni, ornée en *Croix-Jérusalem*. Mantelet en taffetas de

¹ Rue Neuve des Petits-Champs, 36. — ² Rue de Grenelle-Saint-Germain, 405 ter. — ³ Rue Choiseul, 15. — ⁴ Boulevard Bonne-Nouvelle, 10. — ⁵ 2, Brook street, Hanover square. — ⁶ Rue de la Paix, 7. — ⁷ Rue de la Paix, 11.

¹ Rue Richelieu, 102. — ² Rue de la Paix, 26. — ³ Rue du Port-Mahon, 8.

même couleur que la robe, garni de trois petits volants découpés. Chapeau de crêpe, orné de dentelles. Souliers de taffetas.

Robe en mousseline brodée à double volant. Pardessus en taffetas garni de bouillonés de gaze, froncés de manière à produire le quadrille. Chapeau de paille orné d'une plume-écharpe. Des bouquet-Mancini dans l'intérieur de la passe. Souliers de taffetas.

LES BOULEVARDS.

(SUITE ET FIN.)

Lord Seymour avait fondé une conversation nocturne devant le Café de Paris, la police la supprima.

Des deux côtés de la chaussée, sur les deux rives, l'affluence est toujours considérable; elle a un air d'aisance et de loisir qui lui est particulier; elle est plus parée que dans le jour. Sur la rive droite, en amont de la Madeleine, suivant notre itinéraire, les promeneurs sont plus nombreux; un quart d'heure passé sur une chaise du Café Cardinal, déroule sous le regard de l'observateur un panorama vivant.

La petite bourse se tient présentement moitié dans les galeries de l'Opéra, un peu vieilles, surtout par ces labyrinthes de galeries jeunes et resplendissantes qui leur font concurrence, et moitié dans l'espace qui est entre les passages et le théâtre.

Nous sommes ainsi parvenus à l'extrémité du boulevard Montmartre, qui continue, avec beaucoup d'élégance et de confort, le boulevard des Italiens.

C'est dans cette région que Paris apparaît avec le plus de vérité. Ce n'est plus le bien-être que poursuit le sybaritisme parisien; sur ces chaises pressées, dans une allée étroite, regardez cette multitude entassée qui hume les émanations du gaz et aspire l'âcre et brûlante poussière que soulèvent les pieds des promeneurs, sans compter la fumée du cigare; tout Paris veut tenir dans un espace de quelques mètres, au risque d'y étouffer. Il en est ainsi dans toutes les promenades; au lieu de chercher la fraîcheur, l'air et l'espace, on adopte un endroit privilégié, resserré et inconfortable, dans lequel il est impossible de se prome-

ner et où l'on ne va d'ailleurs que pour voir et se faire voir.

On peut reprocher à cette partie fashionable des boulevards d'avoir accepté la plus mauvaise part de l'héritage du Palais-Royal.

Le passage des Panoramas, dont les avenues, les issues et les galeries se sont multipliées, s'est trouvé rajeuni par les deux nouvelles galeries qui le prolongent jusque dans la rue du Faubourg-Montmartre.

En arrivant au boulevard Poissonnière, on trouve le bazar et plus loin l'hôtel Montholon, possédé par M. le marquis de La-grange et maintenant occupé par un dépôt de tapis. La maison au pont de fer sur l'autre rive et la rue Rougemont, bâtie sur l'emplacement de cette charmante habitation, dont tout Paris a gardé le souvenir.

Sur le boulevard Bonne-Nouvelle sont les grandes galeries, magnifique témoignage d'inutilité.

Entre la rue Montmartre et la porte Saint-Denis, le boulevard est plus populeux que brillant, plus affairé et moins raffiné en ses habitudes que dans les zones qui précèdent celles où nous nous trouvons.

Une des célébrités de ces régions, c'est la galette du Gymnase, qui a détrôné celle du boulevard Saint-Denis.

Entre la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin est le boulevard Saint-Denis, qui ne présente rien de remarquable, pas plus que les boulevards Saint-Martin et de Bondi, par lesquels il va rejoindre le boulevard du Temple. Le Château-d'Eau, construit en 1811, a treize mètres du rayon du cercle qui forme le pourtour extérieur du bassin. L'eau jaillissante retombe de conque en conque dans le bassin; au niveau de la troisième cuvette sont quatre socles carrés, dont chacun sert de piédestal à deux lions accouplés qui lancent de l'eau par la gueule.

Il y a là aussi un marché aux fleurs, bien et fraîchement pourvu.

Le boulevard du Temple, jadis si célèbre et si amusant, a été longtemps déchu de son ancienne faveur et délaissé. Une renaissance semble commencer pour ces lieux si abaissés.

Du théâtre de la Porte-Saint-Martin jusqu'aux théâtres des boulevards, on vit dans

une atmosphère de mélodrames, de drames, de minodrames, de vaudevilles et de farces. Dans la matinée, on rencontre toute la gent comédienne, les mœurs du roman de Scarron et toutes les allures du tripot comique. Les comédiens, à peu d'exceptions près, sont les mêmes à toutes les époques. Ceux de notre temps ont rarement les talents de leurs devanciers, mais ils en ont presque toujours les travers.

Les jeunes actrices vont aux répétitions en toilette coquette et pimpante, pour humilier leurs bonnes amies, leurs camarades et leurs rivales. Les espoirs de l'œuvre de la scène, les critiques en herbe, les débutants surnuméraires, les familiers de l'avant-scène, fashionables manqués, lionceaux édentés et pelés, les attendent, et le premier encens qu'ils leur offrent, c'est la fumée puante de leurs cigares, qui altère les parfums de ces fleurs vivantes.

Pendant toute la journée, le bitume est foulé par les prétendants aux gloires dramatiques. Fiers et en tenue de lecture, les auteurs, gonflés par leurs petits succès, marchent la tête haute, tandis que d'autres s'irritent, se raidissent et se redressent contre des défaits dont ils accusent le théâtre, les acteurs, le public, les journaux, tout, excepté eux-mêmes.

Les cafés, au dedans et au dehors, retentissent de récriminations et de reproches. Il n'en est pas un et pas une, dans ces groupes, qui ne se plaignent de quelque injustice, même lorsqu'ils sont les plus favorisés. La vanité, les amours-propres exubérants, l'envie, la jalousie, la médisance, la calomnie, toutes les noirceurs intimes et les hypocrisies cachées font les frais des entretiens.

Lorsque la foule des bohémiens voit passer quelques acteurs célèbres, elle les accueille par des acclamations :

— Vive Frédéric Lemaître !

— Vive Saint-Ernest !

— Vive Léontine !

— Vive Chonchon !

C'est le *Titi* qui décerne ces triomphes ; c'est lui aussi, du sommet de ce paradis, dont il a fait un enfer, qui décide du sort des pièces, de la réputation des acteurs et du succès des actrices.

Le soir, à la porte des théâtres, ceux qui

demandent les contremarques, ceux qui les vendent, le trafic des billets et la vente des programmes obstruent toutes les avenues. Les marchands de coco, avec leurs cris et leur sonnette, les clameurs des marchands et les glapissements des femmes qui vendent des oranges, la glace à un liard et le bâton de sucre d'orge, et aussi les querelles de ceux qui se disputent le droit d'ouvrir les portières, font un bruit bizarre et confus, rauque, discordant et presque sinistre.

De l'autre côté, le café Turc et son jardin mutilé, restés debout sur tant de ruines, ont enfin été envahis par la pétrification du moellon ; de cet Eden, qui fut si longtemps les délices des Parisiens, il ne reste plus qu'un arbre entre deux maisons.

Autrefois, le boulevard du Temple était l'endroit où dans les belles soirées accouraient les favoris de la mode et le monde des plaisirs ; le Cadran-Bleu et quelques autres restaurants étaient achalandés par les friands, les gourmands et les voluptueux. D'autres leur ont succédé avec plus de luxe et moins de délicatesse et de goût. C'est sur le boulevard du Temple que parurent Marguerite Moine et Fanchon, toutes deux jeunes, attrayantes et jolies, dont l'une est oubliée, et l'autre restée chère aux souvenirs du peuple, sous le nom de *Fanchon-la-Viel-leuse*. Bobèche et Galimafré, si applaudis par le rire qui était en permanence devant les tréteaux, près desquels on a vu plus d'un personnage se dérider, et échapper, en s'amusant, à l'ennui de ses dignités, n'ont pas eu de successeurs.

Madame Saqui et ses acrobates, et Deburau, qui fut presque illustre, où sont-ils ?

Les samedis, toute la population juive, qui est très-nombreuse dans les quartiers voisins de cette partie des boulevards, s'y promène *endimanchée*, à l'occasion du Sabbat ; elle remplit les cafés et les théâtres, qui sont sûrs de cette recette.

Le boulevard des Filles-du-Calvaire est encore l'asile des escamoteurs, de quelques vendeurs de spécifiques, de baraques de phénomènes, et de parades de saltimbanques ; mais tout cela est triste et languissant.

Le boulevard Beaumarchais, qui a pris son nom du jardin et de l'hôtel, bâti en 1779, sur les dessins de Le Moine de Bellanger.



Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux des M^{rs} Leguier. Parapluies et Mantelots des M^{rs} Papelin Dacore. Robe de mousseline brodée.
 Mouchoir. Chemisette des M^{rs} Payan. Pajama de Serre Delisle. Chaussure de Cane. Robes Chagot.
 Gants Mayer. Parfums Guerlain.*

Mrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London



Beaumarchais s'était plu à embellir cette demeure, dans laquelle il fit, en 1798, sa dernière spéculation, celle de l'accaparement du sel. Il mourut en 1799, et son corps fut inhumé dans son jardin.

Cette maison a été démolie; le terrain qu'elle occupait et celui du jardin se couvrent de constructions nouvelles; la physionomie ancienne des boulevards Beaumarchais et Saint-Antoine est changée; de toutes parts s'élèvent des maisons considérables et de belle structure.

La place de la Bastille est aussi en progrès remarquable, et paraît destinée à un avenir de prospérité industrielle. Là s'est conservée la race pur-sang des escamoteurs qui tirent les cartes, et des *pitres* qui, par leurs gros lazis, leurs grimaces, leur costume de Jocrisse, avec la perruque rousse et la queue rouge, attirent la foule crédule.

Maintenant, jetons un dernier coup d'œil sur l'ensemble général de cette longue allée dont le milieu est pavé, et que bordent dans toute sa longueur une double allée d'arbres, de maisons et d'édifices dont l'aspect est digne du développement fastueux qui, par les travaux particuliers, embellissent la ville, et laissent bien loin les constructions de l'édilité et des travaux publics.

Les boulevards, que continuent avec tant de magnificence les Champs-Élysées, sont le lieu où se manifestent avec le plus d'éclat la splendeur de la cité parisienne, son élégance, ses attraits, ses agréments et ses séductions.

Lorsqu'on quitte les solitudes du Marais pour s'avancer vers les régions lumineuses et animées, l'aspect des boulevards, vus de loin, au milieu des ténèbres visibles, dans lesquelles scintillent les étoiles du gaz, a quelque chose de fantastique; on devine plutôt que l'on n'aperçoit la masse des êtres divers qui s'agitent dans cette obscurité. On revient entre deux haies étincelantes de clarté et de cafés, de magasins et d'établissements de toutes espèces, radieux de clartés.

Du haut de la montée de la porte Saint-Martin, les boulevards apparaissent, dans une longue étendue, pleine de bruits éloignés, de cris lointains, de feux errants et de constellations fixes.

Nulle part Paris n'est plus vivace qu'aux

boulevards. Sur vingt-cinq théâtres, en comptant toutes les scènes, grandes et petites, qui, chaque soir, offrent des spectacles aux habitants de Paris, les boulevards en possèdent quinze. Trois scènes lyriques : l'Académie nationale de Musique par ses galeries, le théâtre national de l'Opéra-Comique par son couloir, et l'Opéra-National, qui attend, sur les ruines du Cirque-Olympique, le souffle de la vie théâtrale; les Variétés, le Gymnase, la galerie Bonne-Nouvelle, la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu, le Théâtre-Historique, les Folies-Dramatiques, la Gaieté, les Délassements-Comiques, les Funambules, Lazari et Beaumarchais.

Le Théâtre de la République, le théâtre de l'Odéon, l'Opéra-Italien, le Vaudeville, Montansier, le Luxembourg, Comte et Séraphin, le Cirque et l'Hippodrome sont seuls en dehors des boulevards.

Sept à huit cercles ouvrent leurs croisées sur les boulevards.

On comprend combien le nombre des théâtres doit attirer de monde sur les boulevards, et il n'est pas étonnant que la vie parisienne aime suivre ou remonter ce Pactole qui traverse la ville entre deux rives chargées de richesses et en roulant des pailles et un sable d'or.

Les boulevards sont aussi le centre principal des émotions publiques. L'émeute a toujours commencé entre la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin; les boulevards sont aussi le chemin des grandes funérailles; autrefois on y passait une revue de la garde citoyenne au moins une fois l'an; absent ou présent, c'est sur les boulevards que le Parisien cherche le carnaval.

Les boulevards, dans ces derniers temps, ont sans doute beaucoup gagné; mais ils ont aussi beaucoup perdu. Les grands jardins qui, de la Madeleine, s'avançaient jusqu'au delà de la rue de Richelieu et venaient expirer sous les bosquets de Pétron, ont disparu; le jardin des Princes est devenu le passage Vendôme. Où est le Jardin-Turc? le Colysée et sa pelouse, le jardin Beaumarchais, la villa Rougemont, ne sont plus. Il est vrai qu'à la place des ombrages abattus se dressent de hautes casernes décorées et ciselées comme des palais.

Les boulevards sont des blessés de juillet et de février. En 1830 et en 1848, on fit

tomber les plus beaux arbres de la double chaussée en les sciant par le pied pour en faire des barricades.

UN FLANEUR.

LES TOURTERELLES SAUVAGES.

J'étais allée voir une de mes amies, au château de Keryargon, dans un bois de sapins où l'on n'entend plus les mugissements de la mer. C'est une belle demeure que le château de Keryargon, mais il est bien triste; il est triste comme nos grèves immenses lorsque le flot les abandonne. Pourtant sa vieille enceinte n'a pas toujours eu cet air de désolation; des fêtes galantes y attiraient les nobles dames, et de joyeux accords ébranlaient ses vitraux. Mainte scène de tendresse a interrompu le silence des bois voisins; l'écureuil a été plus d'une fois surpris des tableaux qui s'offraient à ses yeux. Aujourd'hui l'aspect du manoir est bien différent: la mauve, le plantain, la saxifrage grandissent avec les orties dans la cour déserte; le lierre enveloppe les écussons; les murailles se fendent de toutes parts, et la linotte, aux ailes grises, gémit sous les voûtes abandonnées de la chapelle.

Autrefois c'était un comte, à présent c'est un fermier qui l'habite; ce n'est pas une grande héritière qui chante près de la croisée, c'est mon amie, la bonne Marthe, que sa bonté seule fait paraître belle. J'étais donc allée la voir, comme je vous disais tout à l'heure; lorsque j'eus franchi la porte gothique, elle vint m'embrasser affectueusement; elle courut chercher des fruits nouveaux, du lait, du beurre et du pain de froment, achetée à la ville. Mais je ne voulais rien prendre; j'avais l'âme pleine de mélancolie, et c'était pour m'abandonner à la tristesse que j'avais quitté Plouharnel.

— Ma bonne Marthe, lui dis-je, ne m'offre pas ces aliments inutiles; laisse-moi me promener seule, toute seule dans le jardin, car mon pauvre cœur est bien malade. Tu sauras tantôt ce qui l'afflige, mais laisse-moi me calmer d'abord en parcourant les avenues solitaires.

Marthe ne me répondit point; elle me lança un regard plein d'émotion, prit ma main dans la sienne, et m'embrassa de

nouveau. Elle m'ouvrit ensuite la porte du jardin, puis la ferma doucement derrière moi.

Quand j'eus fait quelques pas dans les allées sablonneuses, j'examinai involontairement ce lieu si connu: c'étaient les mêmes buis nains, les mêmes fraisiers le long des cultures; on voyait les mêmes pêcheurs s'arrondir en éventail; les mêmes tiges de citronnelle et de géranium parfumaient les airs; le même bois de pins environnait l'enclos de ses flèches harmonieuses. Et comme je pensais à celui que je ne dois plus revoir, j'aperçus au milieu des branches un nid de tourterelle. Le père et la mère étaient absents; ils cherchaient dans la campagne des graines sauvages pour leurs nourrissons bien-aimés; les pauvres oiseaux ne se doutaient guère qu'ils ne les retrouveraient pas! Il en fut cependant ainsi; j'eus à peine entrevu le nid sans gardiens, que deux enfants arrivèrent pour s'en emparer. L'un d'eux aida l'autre à monter sur l'arbre; il saisit sa proie et descendit tout joyeux.

— Cruel maraudeur, lui demandai-je, pourquoi viens-tu porter le trouble au milieu des forêts? Qui t'a permis de désunir ceux que la nature a faits pour s'aimer? Eh! que dirais-tu, si l'on te ravissait ton père et ta mère? Va t'instruire, va, tu feras mieux; laisse le repos à ceux qui ne demandent pas autre chose.

— Mademoiselle, me dit l'espiègle, voulez-vous me les acheter?

— Je te les paierai, lui répliquai-je, si tu veux les remettre dans leur nid.

— Est-ce là tout ce que vous désirez? Je vais vous satisfaire.

Puis se tournant vers son compagnon:

— Tiens-les un moment, lui dit-il, tu me les donneras.... Et croyant que je ne pouvais l'entendre: J'aime mieux cela, murmura-t-il, je viendrai les chercher ce soir.

— O enfance! pensai-je en moi-même, tu devrais être aussi pure que l'air des montagnes, et tu renfermes souvent tous les instincts perfides de l'homme! Tu ne dérobes pas des empires, tu ne trahis point des nations, tu n'ensanglantes pas la face de la terre; mais dans le cercle borné de ta vie, dans l'étroite mesure de ton pouvoir, tu déploies la même ruse, la même scélératesse que les générations flétries par une

longue expérience. Le cœur humain est-il donc un sol funeste ? Les premières idées qu'il nourrit sont-elles donc fatalement plus vénéneuses que la ciguë, plus redoutables que le suc mortel de l'upas ? »

— Enfant, m'écriai-je, donne-moi ces tourtereaux, et prends cette pièce de monnaie.

J'emportai les deux orphelins, je les mis dans une cage de saule, et je plaçai la cage dans un arbre stérile que la vieillesse chargeait de mousse. Leurs parents volèrent bientôt à l'entour ; ils leur apportaient la nourriture habituelle ; perchés sur un tilleul voisin, ils les appelaient par de longs roucoulements. « Venez, semblaient-ils leur dire, venez, ô notre unique regret ! déployez vos ailes : nos ennemis ne savent que donner la mort ; la joie et l'indépendance fleurissent à l'ombre des bois. » Les tourterelles comprenaient ce langage, mais les barreaux plus puissants que leur volonté ne leur permettaient point de fuir vers le couple en deuil. Ils restaient enchaînés dans leur prison diaphane.

Lorsque le père et la mère virent que leurs efforts étaient inutiles, le découragement s'empara d'eux, et ils cessèrent de visiter leur progéniture. Les pauvres abandonnés se tournaient vainement du côté des pins ; ils n'entendaient plus la voix si chère à leurs oreilles. J'en fus attristée pour eux et pour moi ; j'avais vu des hirondelles contrariées dans leurs amours et retardées dans leur ponte, sacrifier leur existence à leurs petits. Comme au temps du départ, ils n'avaient point la force de les suivre, elles restaient pour mourir avec eux. J'aimais, j'admirais ce dévouement sublime, et je me plaisais à le croire universel parmi les oiseaux. Maintenant mon illusion se dissipait ; ces vertus que ne possèdent point les hommes, que je regardais comme un privilège des animaux, je ne les trouvais plus que dans un petit nombre : mon idéal banni de partout ne savait où se réfugier.

— Vous voilà seuls aussi, leur dis-je en leur offrant des graines de millet ; vous allez connaître à votre tour la douleur des séparations et savoir ce que laisse d'amertume après elle la fuite d'un être chéri !

Je restai deux jours encore sous le toit de la bonne Marthe, puis je l'embrassai ten-

drement et repris le chemin qui conduit de l'antique manoir au bourg de Plouharnel, à travers des bois sans feuillage et des landes incultes. J'emportais avec moi les deux colombes, tout affligées de leur solitude. Et lorsque j'eus atteint la demeure paternelle, je les plaçai dans ma petite chambre, à côté de la fenêtre qui donne sur la mer, sur cette mer terrible dont chaque vague est plus puissante que tous les rois du monde. Elles la regardaient sans étonnement ; son fracas ne paraissait point les épouvanter ; elles ne comprenaient pas la menace de ces flots infinis. Et comme je souhaitais de les apprivoiser, je les laissai sortir de leur cage et voleter dans la chambre. Peu à peu elles s'habituèrent à moi ; elles se posèrent sur mes genoux, sur mes mains, sur mes épaules ; elles mangeaient du pain blanc dans ma bouche et tournaient leur petite tête de côté pour me mieux voir. Elles me paraissaient charmantes, lorsqu'elles me regardaient ainsi d'une manière oblique, avec une expression enfantine. Ah ! douces créatures, sans Amaury, vous seriez le plus bel ouvrage de Dieu ! mais Amaury flotte sur ce vaste océan que vous ne craignez pas et qui m'inspire une si profonde horreur ! Il est loin, bien loin de moi ; je ne le reverrai peut-être jamais.

Je les nourrissais, flattais, embrassais depuis un mois à peine, lorsqu'un matin je les vis se becqueter, elles aussi elles commençaient à souffrir. Elles roucoulaient et battaient des ailes ; l'amant saluait sans relâche sa compagne, et elle ne dédaignait point ses avances. Le soir ils se plaçaient l'un contre l'autre pour dormir, ainsi que des nouveaux mariés. Ils avaient l'air tellement heureux d'être ensemble, que des larmes m'en venaient au bord des paupières. L'aube naissante ranimait leur tendresse, et le jour s'écoulait dans les plus douces agaceries. Quelquefois même, se réveillant à la lueur des étoiles, ils s'adressaient des chants passionnés. Je ne déguiserai point que j'enviais leur bonheur.

Chaque matin, je leur trouvais des grâces nouvelles ; leur plumage, d'abord obscur, avait pris une teinte délicate ; leurs ailes devenaient plus lisses, leur robe plus fournie ; un collier sombre achevait leur parure. Mais, hélas ! leur existence devait

être courte; je les aimais trop pour qu'ils pussent vivre : c'est toujours dans nos affections les plus chères que nous sommes le plus inévitablement frappés !

ALFRED MICHIELS.
(La fin au prochain numéro.)

DONIZETTI.

Lorsqu'un grand artiste meurt après une longue carrière, on le pleure par reconnaissance du plaisir qu'il a donné; mais s'il s'éteint dans la force de l'âge, comme Donizetti, à la reconnaissance du plaisir donné par lui se joint l'amer regret du plaisir qu'on pouvait en attendre encore.

Donizetti est le musicien tendre par excellence. La passion qu'il a peinte avec le plus de bonheur, c'est l'amour; les autres ne lui inspiraient que du talent, celle-là l'élève souvent à toute la hauteur du génie. Mais c'est surtout dans les situations mélancoliques qu'il devient inimitable. Quelle âme! quelle suavité! quels accents sublimes! Sous ce rapport, il n'y a peut-être rien en musique de comparable au récitatif de *Lucie* : *Bientôt l'herbe des champs*, etc., etc. Jamais la douleur humaine, la lassitude de la vie, la tristesse suprême d'un grand cœur brisé par la lutte ne trouvèrent une plus saisissante expression. Dès les premières mesures, on sent bien que tout est fini pour le dernier des Ravenswod; son chant n'est plus de ce monde. Il faut dire aussi que Duprez a fait de ce rôle d'Edgar sa plus belle création, comme chanteur et comme tragédien. Quand il entre en scène au commencement du dernier acte, la manière dont il laisse tomber son manteau de ses épaules donne un frisson de terreur. On sent que ce manteau, il ne le ramassera plus; tout est fini pour lui: il abandonne déjà ses dépouilles à la mort.

Cet opéra de *Lucie* est le résultat le plus complet et le plus heureux des facultés mu-

sicales de Donizetti; aucun autre ne représente aussi exactement le physionomie de son talent.

A ce Numéro est jointe la planche 2352.

AVIS. — Dans ces moments d'organisation pour toutes les toilettes de campagne où l'on désire apporter autant que possible une fraîcheur économique, nous citerons le talent de M^{me} Jue (rue de Seine, 89) pour le blanchissage des gants, qu'elle rend à leur nuance et à leur souplesse primitives. — Son système de teinture pour les robes noires n'est pas moins recommandable pour son accélérité et son bon marché, les robes ne revenant pas plus qu'à deux francs. — Comme dessins pour broderie, M^{me} Jue a aussi nombre de jolis patrons inédits, dans toutes les formes que l'on peut désirer, et ayant les dessins les plus variés et les plus faciles comme exécution.

CRISTAUX. — (Lahoche-Boin, escalier de cristal, Palais-National.) Porcelaine et cristaux dans les styles les plus nouveaux, avec armoiries, chiffres, ornements de tous genres, exécutés sur commande avec une promptitude qui ne laisse aucun retard. — Services de table de thé, lustres, candelabres, vases, depuis les compositions les plus élégantes jusqu'aux plus simples.

GOWLAND'S LOTION, FOR THE COMPLEXION, GUERLAIN, rue de la Paix, 11. Préparation anglaise pour blanchir et rafraîchir la peau, et enlever les taches de rousseur. Ce précieux Cosmétique, généralement adopté depuis long-temps par les dames anglaises, jouit maintenant, à Paris, d'une réputation et d'un succès bien établis par toutes les expériences qui en ont été faites dès son importation en France par GUERLAIN. C'est en effet le seul agent efficace contre les efflorescences et éruptions cutanées, contre le hâle, le tiquetage de la peau, les taches de rousseur, etc., etc.

EAU du D^r BREMSER, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57 (Aff.)

AGRAFES CHATELAINES POUR RELEVÉ LES PLS DES ROBES. Ces agrafes, dont l'utilité s'est fait reconnaître par la création des pages, sont destinées à relever les plis de la robe pendant les promenades. — Elles se suspendent à la ceinture comme un ornement de *châtelaine*, et relèvent les plis avec beaucoup de grâce et à telle hauteur que l'on désire. — Leur fermeture n'a point l'inconvénient de s'entr'ouvrir et laisser ainsi s'échapper les plis de la robe, grâce à la composition du métal travaillé de manière à ne laisser aucune empreinte de sa pression sur l'étoffe, qui était exposée à glisser lorsque les ressorts étaient recouverts en velours. — On trouve ces châtelaines chez Sorré-Delisle, place de la Bourse, 31; M. Duboulay, rue de Ménars, 6, et les principaux passementiers et maisons de nouveautés.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.